

Les habits neufs de la droite française

## Quand la droite pense

LE NOUVEL OBSERVATEUR | 02.07.1979 | Mona Ozouf et Jean-Paul Enthoven

L'idéologie, comme le crime, semble vivre sous le régime de la prescription trentenaire. En effet, depuis quelques mois, il faudrait être sourd pour ne pas entendre le persiflage d'une nouvelle droite, arrogante, déculpabilisée, pensante et qui prétend envahir le marché intellectuel qu'elle avait déserté depuis la Libération. Cette droite-là n'est point hussarde ou caracolante comme dans les années Nimier; elle n'a plus le souci du panache ou le rythme des trains de luxe comme dans les années Morand. Et on la chercherait vainement sous les anciennes boursoufflures qui servaient à l'identifier quand les oracles de l'ère Pompidou - Druon, Droit, Cau - parlaient en son nom. Pugnace, vive, plus tentée par la synarchie que par le Cabinet des Antiques, cette nouvelle droite est loin d'être la plus bête du monde; un vent de stoïcisme, de paganisme, de positivisme agnostique a durci ses traits, renversant - au grand dam des fossiles comme Michel de Saint-Pierre, qui ne reconnaissent plus leur « vieille maison » - ses traditionnels tuteurs théologiques. Elle ne lit plus forcément *Aspects de la France* ou *Rivarol*, mais Dumézil, Monod, Freud, Lévi-Strauss; elle va jusqu'à se proclamer « gramscienne », de l'aveu même de l'un de ses hérauts, Alain de Benoist, qui, par cet hommage inattendu à un penseur marxiste, annonce clairement sa stratégie : exister intellectuellement, méditer et non plus défiler comme au temps des ligues, plonger au plus intime de la société civile, car c'est là que se conquiert, « à l'italienne », la légitimité dont elle entend désormais jouir afin que l'expression « intellectuel de gauche » cesse d'être un pléonasme.

### Les traces d'une défaite

Car depuis trente ans, en France, la convivialité nationale voulait que la droite gouverne et que la gauche pense. Il arriva, par circonstance, que cette loi non écrite souffrit des exceptions majeures - l'épisode mendésiste ou les livres de Raymond Aron -, mais, pour l'essentiel, personne n'osa durablement contester la légitimité de ce condominium. Chaque camp se réservait donc l'administration des hommes, ou des âmes, en y puisant les principes et les finalités de sa mission. L'histoire, docile lors des échéances électorales, et le mouvement des idées, consacrant la gauche à l'occasion du moindre débat intellectuel, semblaient eux-mêmes se plier aux exigences de ce grand partage. Une douce habitude ... A la Libération, on découvrit ainsi qu'une droite - honteuse, aigrie, disposée aux plus radicales concessions pour revenir aux affaires - bradait hâtivement les quelques prétentions idéologiques qui l'avaient agitée dans l'avant-guerre. Maurras n'étant plus là, la nation ne pouvant être revendiquée par une classe de collaborateurs, l'Église s'étant déjà « rendue » au monde, cette droite en profita pour enfiler les défroques d'un modernisme qui lui permit de renouveler le stock de ses fantasmes : de la révolution nationale à la révolution industrielle. Mais, si la droite politique eut tôt fait d'oublier son humiliation, la droite intellectuelle mit plus longtemps à effacer les traces de sa défaite. Pendant des années, elle abandonna donc à la gauche le champ de la réflexion et le mauvais goût de raisonner. Cultivant, dans nos lettres, une irrévérence distinguée, elle essaya alors de se satisfaire sur les marges dandy, là où le style et la cambrure sont de mise. Un étrange paradoxe s'ensuivit; tandis que la droite s'offrait, en une génération, l'Europe, le gaullisme, l'industrialisation, la fin des empires et la gestion des grandes mutations technologiques, elle n'avait, à la lettre, rien à dire sur le front de l'intelligence ou de l'idée. La droite avait le pouvoir mais pas l'hégémonie, l'autorité de la force mais non celle de la culture, sans laquelle il n'est, dans ce pays, que des règnes bâtards. Dans son anthologie, *Vu de droite* (1), Alain de Benoist remarque tristement que « la droite s'est trop longtemps désintéressée des idées qui auraient pu la conforter dans ce qu'elle est. Elle a ignoré les résultats récents de l'éthologie, de la génétique, de l'historiographie, de la sociologie, de la microphysique [...]. Elle [aurait pu] tirer argument de ce qu'écrivent Jules Monnerot, Raymond Aron, Debray-Ritzen, Louis Rougier, mais, curieusement, on a l'impression que c'est surtout à gauche qu'ils ont été lus, par des adversaires plus attentifs que ne le sont ses présumés partisans ». Pour naître, la nouvelle droite devait donc assurer son réarmement culturel. Et elle s'y est attelée, obstinément, en profitant de la fiévreuse contrebande de concepts qui, en quelques années, a largement brouillé les pistes et déplacé les frontières. N'est-ce pas à gauche, désormais, que l'on goûte, comme une thérapie d'arrière-saison, le détachement stendhalien à l'endroit du politique? A gauche qu'on instruit le procès de la raison et qu'on remonte, sans sourciller, de la Terreur à Rousseau, à Descartes? A gauche, encore, que les intellectuels comptent sur les doigts, avec horreur, avec délice, leurs responsabilités pénales dans l'histoire? La droite, elle, considère avec un ironique intérêt cette réactivation de ses propres manies moribondes même si, dans cette contrebande, certains de ses thèmes les plus chers ont émigré dans le camp adverse. Le culte du passé et la haine du monde moderne, l'horreur des villes et l'ordre éternel des champs ont longtemps fait ses beaux jours; mais voilà qui n'est plus très utile maintenant que la gauche elle-même fourbit de vieux bahuts, pétrit son pain et cultive l'accent des terroirs. Louis Pauwels pourra donc partir en guerre contre la lampe à huile et refuser que « l'humanité passe sa vie au berceau ». Aujourd'hui, à droite, la mode serait plutôt faite d'une acceptation passionnée de la modernité, d'un pari sur le nucléaire, sur le progrès ...

## Des indices, une rumeur ...

A vrai dire, aucun faire-part ne signala officiellement la naissance de cette Nouvelle Droite, aucun coup d'Etat théorique ne vint solenniser son aggiornamento culturel. Des indices, une rumeur, c'est tout. Quelque chose d'indéfinissable dans le paysage des idées, un climat illustré par des polémiques, par des hommes. Rien qui, publiquement, fasse système, mais dont les éléments épars s'agencent, discrets, pour tisser une sensibilité qui, exploitant le désarroi électoral de la gauche, passa à l'offensive dès l'automne dernier avec la création du *Figaro-Magazine*.

De cette tribune s'exhale en effet, chaque semaine, l'haleine rance de l'animal qui s'est trop longtemps assoupi. Et avec quelle allégresse il s'ébroue ... Le choix même de cette tribune est à lui seul une habile manœuvre puisque l'on y dispose, à la fois, d'une vue sur la droite « civilisée » et d'un bon terrain pour « tester » les thèmes inédits qui ont la faveur de Louis Pauwels et d'Alain de Benoist, hommes liges dépêchés à la culture par Robert Hersant. Côté « vieille France », on flatte l'académisme et la convenance copieuse, et, côté « nouvelle droite », on risque des professions de foi nietzschéennes contre les « sociétés de masse » et pour l'« élite » (2).

Jouant habilement de ce « courant alternatif » - traditionnel à droite -, Pauwels et Benoist peuvent vaticiner à leur aise, en compagnie de Zoroastre, parmi les runes, les poèmes celtes, les mythes germaines, le Q.I. ou l'inégalité raciale, pendant que Jean d'Ormesson ou François Nourrissier, libérales caméristes, gardent les meubles de la vieille boutique. Dans ces parages, personne ne veut du mal aux émigrés, au bon peuple et autres « untermenschen », mais l'on nous offrira, sans pudeur, une juxtaposition de photographies mettant en regard des « détenus de Buchenwald morts du typhus » et des « Allemands brûlés vifs sous les bombes au phosphore de l'aviation anglaise » (3). On n'y est pas antisémite, certes, mais on y dénonce, à chaque livraison, la « tradition judéo-chrétienne » — n'était-ce pas, après tout, l'intuition originelle du nazisme ? Là, aucun éloge de l'Aryen, mais essayez de trouver un seul numéro qui n'y aille de son coup de tendresse pour l'« héritage indo-européen » ... Et cela fait écho à d'innombrables colloques (4) du G.R.E.C.E., du Club de l'Horloge, à des livres stupéfiants de Michel Poniatowski (5), de Philippe Malaud (6), de Jacques Médecin (7), sans oublier la mélodie du barde des lieux, Jean-Edern Hallier. Oui, un climat, une conjonction originale d'anciennes hantises et de nouveaux délires...

On lira dans ce sens l'ouvrage suggestif que les éditions Plon viennent de publier sous le pseudonyme collectif et mobilisateur de « Maiastra » (8). René Huyghe, Pierre Grassé, Olivier Giscard d'Estaing s'y trouvent, en classique compagnie, mais pris en tenaille par deux articles programmes de Pauwels et de Benoist qui, faisant dire à la droite « civilisée » ce qu'elle n'ose même pas penser, s'affirment comme d'incomparables drivers. Louis Pauwels, par exemple — qui, depuis *Planète* et *Le Matin des magiciens*, s'est taillé une réputation entre l'obscurantisme et la pose pan-hellène, entre Marc Aurèle et la Gnose de Princeton —, y estime que l'heure est venue d'en découdre avec « les idéologies sèches » (marxisme, sciences humaines) et « les idéologies moites » (rousseauisme, néochristianisme). « *La pression des utopies va baisser* », observe-t-il et « *les idéologies messianiques vont se retrouver sans emploi* »; il convient donc, selon lui, d'exploiter au plus vite leur « nervosité » afin de « *penser comme avant 1789 et comme en 2100* ». Ancien régime et révolution scientifique? Ordre et progrès ? Comte, puis Maurras, déjà ... Et comment, en lisant cette exaltation perpétuelle de l'héritage grec et polythéiste, ne pas penser, par ailleurs, au Montherlant du *Solstice de juin*, qui, alors, célébrait « *la victoire de l'Allemagne païenne sur la France chrétienne* » ? A Drieu La Rochelle, qui, lui aussi, « *avait choisi la religion de Platon contre celle de saint Paul* » (9).

## L'« utopie égalitaire »

A cet égard, il faut signaler que Louis Pauwels et Alain de Benoist, tout à leur frénésie récupératrice, n'hésitent pas à faire main basse sur des œuvres immenses qui ne furent ni écrites ni pensées pour leur projet. Ainsi, de quel droit Benoist, encyclopédiste besogneux, annexe-t-il à son panthéon les découvertes fondamentales d'un savant comme Georges Dumézil ? Celui-ci a-t-il consacré sa vie à l'étude du sanskrit et de l'avestique, du vieil islandais et des dialectes du Caucase pour servir de caution à un nostalgique de l'espace indo-européen ? Et depuis quand l'idéologie des trois fonctions — qui, d'après Dumézil, sous-tend la pensée religieuse et la philosophie sociale des Indo-Européens depuis cinquante siècles — peut-elle être aussi sommairement mobilisée au service d'une conception organiciste de la société (10) ?

À côté de ces archaïsmes indo-européens, le plus voyant des ancrages culturels de cette nouvelle droite, c'est, évidemment, la biologie. Depuis longtemps, en effet, la droite n'avait pas produit une pensée cohérente de la hiérarchie. L'Eglise, par tradition, lui en avait fourni l'irremplaçable modèle mais, depuis sa « défection », en 1926 (lorsqu'elle condamna l'« Action française »), l'élite n'avait plus de sol ferme où se jucher. Du coup, on appelle la biologie à la rescousse avec le concours de l'ineffable professeur Debray-Ritzen, qui emploie ses loisirs à prêcher aux parents le grand style de l'autorité, et qui peaufine l'image d'un père de famille « au

*commandement calme, altier, logique* », avant de laisser échapper cet aveu : « *Les bienfaits d'un tel comportement ne valent-ils pas pour les sujets de tous les âges ?* » Justifier un monde de sujets, c'est de cela, en effet, qu'il s'agit encore ... Ainsi s'expliquent, dans la littérature de la Nouvelle Droite, toutes ces déclarations d'amour à la biologie ; ce que Bonald et Maistre avait justifié au nom de la transcendance divine peut l'être aussi bien au nom de la nature. Contre « l'utopie égalitaire », la biologie — qui met en évidence la diversité des organismes — paraît être la seule, la dernière arme. Tel est, en tout cas, le credo du Club de l'Horloge, qui a curieusement choisi comme emblème un assemblage de ressorts, complexe assurément, mais à la manière d'une mécanique et non d'un être vivant. En dépit de cette métaphore approximative, la requête adressée par la droite à la biologie est fort claire : enseigner, comme Maurras le demandait à la science, que « *La soumission à l'ordre soit le principe de l'homme* ».

### **Des slogans de confection**

Il vaut la peine d'observer à quelle escalade se risque la droite à partir des oracles que la science de la nature, complaisante Pythie, lui livre ; à la première marche, l'homme de droite découvre les inégalités, les « reconnaît ». A la seconde, sous le nom poétisé de « différences » — imprudemment popularisé par la gauche soixante-huitarde —, il les trouve charmantes dans leur fourmillement profus ; sans elles, quel monde affreux nous aurions, et plat comme une banlieue américaine... A la troisième marche, avec la hauteur qu'il prend, il s'enchant de percevoir entre elles des liaisons nécessaires et il trouve de l'ordre à ce fouillis. A la quatrième marche, le paysage enfin découvert, il entonne dans un grand élan d'adhésion l'éloge des inégalités. Sur le train du monde, et sur son ordre, vraiment, il n'a que du bien à dire... De ce fait, en convoquant les importants travaux de William Shockley (prix Nobel en 1966), d'Artur Jensen ou de Hans J. Eysenck, la droite de Louis Pauwels et d'Alain de Benoist se soucie fort peu de trancher le vieux problème de l'inné et de l'acquis. Ce qui lui importe, c'est de trouver des arguments pour légitimer son discours *politique* sur l'inégalité. Dans sa démarche — typiquement lyssenkiste —, la réponse précède la question. Pas étonnant, dans ces conditions, que cette droite se serve de la biologie comme Staline se servait de la linguistique ; non pour organiser les faits mais pour produire des normes. Ce qu'elle trouve admirable, dans cette science, n'est-ce pas, d'abord, sa vertu coercitive ? Et s'intéresserait-elle autant à la biologie si celle-ci *prouvait* l'égalité des patrimoines génétiques ? Il est pénible de constater que cette droite, qui se veut intelligente, s'aveugle encore, et comme autrefois, sur l'intention partisane de son allégeance à la « nature des choses ».

Dès lors, avec son biologisme et ces celtitudes rapiécées, avec ses ferveurs indo-européennes et son paganisme qui porte beau, la Nouvelle Droite, déracinée - au sens barrésien - de son passé, peut bien s'inventer de nouveaux blasons et de nouvelles généalogies. Une étrange fatalité semble la précipiter, toujours, vers des slogans de confection, vers d'incorrigibles défauts. Pour l'instant, elle découvre le bonheur de penser et rassemble ses songes *vus de droite*. *Vu de droite*, un bon titre pour un manifeste qui appelle de ses vœux la renaissance de l'Occident. « Vu de droite », c'est-à-dire de haut, de loin. A cette distance, le monde révoltant dans lequel nous vivons fait encore, n'est-ce pas, bon effet...

**Mona Ozouf et Jean-Paul Enthoven**

(1) Éditions Copernic.

(2) On trouvera dans la revue *Esprit* (janvier 1979) une étude très fine de Michel Winock sur *le Figaro-Magazine*, à laquelle nous empruntons, ici, quelques intuitions.

(3) *Le Figaro-Magazine*, 10 fév. 1979.

(4) Cf., p. 167, l'article de Kathleen Evin.

(5) *L'avenir n'est écrit nulle part*, Albin Michel, 1979.

(6) *La Révolution libérale*, Presses de la Cité, 1978.

(7) *Le Terreau de la liberté*, Presses de la Cité, 1978.

(8) *Renaissance de l'Occident ?*, Plon, 1979. La « Maiastra » est « un oiseau légendaire, issu des contes populaires roumains. Il a le don d'accomplir des miracles pour aider l'homme à vaincre les forces maléfiques qui s'opposent à son bonheur. Au milieu des ténèbres, il lance son cri de combat pour rendre à l'homme la foi dans son destin ».

(9) La réactivation des fascismes français par la tradition paganiste est méticuleusement analysée par Bernard-Henri Lévy dans son *Testament de Dieu*, Grasset, 1979.

(10) Georges Dumézil a lui-même dissipé ce malentendu (*le Figaro*, 20 avril 1979) et Claude Lévi-Strauss en accueillant Georges Dumézil sous la Coupole de l'Académie française. a définitivement mis les choses au point (cf. *le Monde* du 15 juin 1979).